

# Après Gutenberg

*Bruno Lussato*

## I. LE CONSTAT

**L'**ÉVOLUTION de l'Occident depuis l'avènement de l'imprimerie, puis l'accentuation de l'industrialisation, s'est faite sous le signe de la productivité.

L'équation : « résultats obtenus/moyens mis en œuvre » a joué un rôle dominant dans le progrès des technologies et sur leur impact sociologique.

L'équation « résultats/moyens » est susceptible de nombreuses interprétations et déclinaisons. Si l'on examine d'un regard quelque peu humaniste l'usage qui en a été fait, on constate que, le plus souvent, il a consisté en une réduction modérée de la qualité et une réduction massive des coûts, entraînant une « démocratisation » des produits et services, au détriment de ceux de haute qualité, marginalisés dans l'artisanat de luxe.

Nous évoquerons à ce propos l'évolution du signe écrit en Occident. Alors que la Chine et le Japon conservaient les idéogrammes et les Arabes la cursive, Gutenberg remplaça l'écriture gothique et humaniste par une interprétation appauvrie, mais rentable. La combinaison de quelques centaines de caractères mobiles stéréotypés remplaçait la souplesse et la subtile variété de la cursive médiévale.

La perte de qualité ainsi provoquée par l'industrialisation du caractère fut aggravée par la faillite de Gutenberg. Ses associés

Après Gutenberg  
Bruno Lulutz

LE I LE  
CONSTAT

[L' evolution] de l'occident  
depuis l'avènement de  
l'imprimerie, puis l'accon-  
tation de l'industriali-  
sation s'est faite sous  
le signe de la productivité :-  
L'Equation : « résultats  
obtenus / moyens mis en  
œuvre » a joué un rôle  
dominant dans [l' evolution] <sup>le progrès</sup>  
des technologies et sur leur  
impact sociologique -

- 2 -

et créanciers, reprenant son fonds de commerce, s'efforcèrent de l'assainir par des remèdes encore souverains aujourd'hui : réduction de la variété du catalogue, uniformisation, production de masse. Le nombre de caractères fut réduit au strict minimum, et la multiplication postérieure des styles et des formes masque l'appauvrissement de l'alphabet. C'est ainsi que les combinaisons ss, st, la différenciation du « s » selon sa place dans la phrase, autant de facteurs de subtilité et de lisibilité, disparurent.

L'écriture fut cantonnée dans la cursive individuelle : épistolaire et/ou professionnelle. Mais l'art de former les lettres devait dégénérer au fil des siècles, au profit de la commodité d'usage. La souplesse de la plume d'oie fut supplantée par la banalité de la plume d'acier. Puis, la « Sergent Major » céda la place au stylo à bille ou à feutre. Ce fut la suppression des pleins et déliés, des subtiles variations de couleur et de pression révélatrices des émotions et des désirs des scripteurs. Au moins subsistait-il quelques possibilités d'expression stylistiques, sauvegardées par le stylo à pointe mousse ou le feutre. Mais la généralisation imposée ou spontanée de l'écriture mécanique (machine à écrire, affichage de caractère par les tubes cathodiques ou imprimantes des ordinateurs) devait éliminer les derniers vestiges qualitatifs de la communication.

Comme si cela ne suffisait pas, le caractère mécanique lui-même, loin de bénéficier de la technologie robotique et informatique, a atteint le degré zéro de la médiocrité : l'impression mosaïque, l'affichage des LED, LCD, ou du traitement de texte sont à la limite de l'indigence. Indigence d'autant plus inquiétante qu'elle induit chez les utilisateurs une habitude de médiocrité, vite muée en adhésion.

L'écriture « manuelle », cursive humaniste ou idéogramme chinois, résulte d'un harmonieux équilibre entre l'information dure et l'information molle : le quantitatif et le structuré, l'émotionnel et l'esthétique, le normalisé et l'individuel.

Le seul fait d'écrire, ou de lire, faisait appel à des aptitudes à la formalisation, à l'abstraction, à l'imagination et au « recul ». Mais le tracé scriptural calligraphique, avec ses formes plus ou moins combinées et ses variations de pression, tempérait la logique du message par des « microinformations » sur la personnalité du scripteur. Il charriait de précieuses connotations esthétiques et émotionnelles. Tout acte de civilisation tient dans cet équilibre entre l'individuel affectif et spontané et le social objectif et prémédité.

Or, au fur et à mesure que l'écriture et la cursive étaient appauvries par la mécanisation, l'irrationnel brut faisait irruption par le téléphone.

La télématique aggrave encore ce fait, provoquant un schisme entre d'une part les messages professionnels, émotionnellement et affectivement stérilisés par l'imprimante et le tube cathodique, d'autre part les messages personnels, fugaces, labiles et formulés dans une langue non moins pauvre, car privée de tout recul et de toute formalisation. Il suffit de comparer la richesse des communications épistolaires de nos ancêtres à la débilité de nos communications téléphoniques, et déjà télématiques, débilité tôt sanctionnée par l'oubli.

La recherche de productivité par la baisse de qualité n'a pas seulement affecté le « logiciel » de l'information. Elle a aussi conditionné le choix des supports.

Alors que les manuscrits et les livres d'avant les « Temps modernes » resplendissent encore d'une fraîcheur inaltérée, on est obligé de coller entre des feuilles de japon fin des ouvrages du siècle dernier. L'introduction de produits chimiques de blanchiment, l'incorporation du bois dans la pâte à papier condamnent à une mort certaine la plupart des imprimés du XIX<sup>e</sup> et surtout du

XX<sup>e</sup>. Victor Hugo utilisa pour *les Misérables* une encre « chimique ». Celle-ci a dévoré le papier : autodestruction involontaire préfigurant celle des films, photographies, enregistrements magnétiques et télévisés, en bref les produits de notre époque.

Cette séparation, cette centrifugation du dur et du mou jadis associés, cette dégradation du support (que l'on songe au livre de poche) ont abouti à une « catastrophe silencieuse », la perte à échéance des vestiges d'une civilisation qui n'a pas voulu penser à long terme, et qui s'est appuyée sur des slogans pseudo-économistes : « Tout le monde ne peut avoir de livres reliés, grâce au livre de poche "collé", la culture est à la portée de tous, etc. » Propos irresponsables et démentis par l'analyse historique des faits.

Le phénomène s'est, hélas ! étendu à tous les domaines de la vie courante et professionnelle : urbanisme, conduite des affaires et des Etats, production des objets.

Quelques exemples illustreront cette démarche occidentale.

L'urbanisme européen a été importé du modèle américain, lui-même résultant d'une greffe sur un *no man's land* culturel des utopies scientistes du Bauhaus et de l'avant-garde russe ou futuriste.

L'Amérique nous a rendu ce « fils de Frankenstein » que nous avons souvent plaqué sans discernement dans nos villes traditionnelles, croyant ainsi faire preuve de modernisme. La Défense est un triste témoin de ces transplantations ratées. Les tours voulaient être modernes, elles sont une résurgence affadie de l'architecture de l'avant-garde de 1918 ; elles se veulent fonctionnelles, elles provoquent chez ceux qui les fréquentent des dépressions et des maux de gorge ; elles revendiquent au nom de l'économie d'échelle la rentabilité justifiant ainsi leur déshumanisation, et ce sont des gouffres financiers.

Ces constructions, pensées exclusivement en style « dur », dessinées aujourd'hui, et plus encore demain, par des ordinateurs, ont évacué toute recherche esthétique conviviale, toute subjectivité. Cette dernière refoulée fait irruption d'une manière non contrôlée dans les messages des mass media et dans les attitudes tribales et primitives, ou d'une manière artificielle dans l'art de l'intelligentsia : B.D., happenings, décorations « populaires ».

On retrouve cette quête de l'individualité, cette recherche de la qualité perdue, dans la floraison du kitsch et du « rétro ».

Dans la conduite des affaires, la même démarche devait amener à une séparation des informations dures et des informations molles. Auparavant, ces informations étaient synthétisées par deux processus :

1. La commande à la voix : le chef étant au contact de ses troupes, et connaissant le travail à la base et dans le détail.

2. La pratique du rapport rédactionnel illustrant des observations et des jugements qualitatifs par des chiffres et des tableaux.

Aujourd'hui, la fusion et la centralisation ont souvent conduit à des monstres ingouvernables. Les dirigeants sont de ce fait coupés du terrain, et ne peuvent plus l'appréhender que par des études d'opinion, des campagnes d'images et des systèmes sophistiqués de « reporting ».

Ces derniers, sous l'influence d'une informatique le plus souvent centralisée, ont donné la primauté au quantitatif routinier. Les listings, les graphiques, issus de l'ordinateur, noient les responsables qui doivent les établir ou les consulter. A l'image de notre civilisation occidentale, le sens est étouffé par le signe numérique présumé objectif. Nous avons des faits, mais plus de grilles d'interprétation, plus d'éthique d'action. La réflexion s'est faite passive, l'intuition s'est émoussée. On attend de la « réalité »

informatique, des études statistiques, des guides pour l'action.

La pensée des dirigeants ainsi appauvrie est devenue une suite de réactions stéréotypées devant l'événement, et de réflexes peureux de « serrage d'écrou ». On appelle cela « le pragmatisme gestionnaire ».

L'apparente objectivité, la collégialité des décisions, la fuite fréquente des responsabilités, les refus de la subjectivité masquent cependant l'arbitraire des décisions. Telle étude scientifique de marché, telle interrogation du système central de données sont souvent des alibis plus ou moins inconscients de désirs et de préjugés des décideurs.

C'est ainsi que les décisions désastreuses de concentrer la sidérurgie, le textile, l'informatique en France, bien qu'apparemment étayées par des études pointilleuses et quantifiées, ne reposaient sur aucune réflexion sérieuse. L'appareil quantitatif et technocratique ne servait qu'à camoufler, voire à satisfaire, un appétit de grandiose, de statut, de puissance étalée.

## II. LES PROMESSES

Nous avons vu que les impératifs de la productivité plus ou moins bien comprise, conjugués à la technologie et à une réflexion souvent primitive, ont conduit à notre civilisation occidentale. Concentration et centralisation, évacuation du qualitatif et de l'objectif des sphères professionnelles, irruption des émotions mal contrôlées en dehors du travail, perte de qualité progressive au nom de la production de masse, uniformisation des coutumes, des services, des produits.

Il paraît tristement évident aux quelques-uns qui sont conscients de cette dégradation, que la poursuite d'un tel processus ne peut conduire qu'au-delà du seuil où commencent les « dark ages », la barbarie. Ceux-là en viennent tout naturellement à rejeter le progrès technologique comme étant antinomique de tout bien-être, à répudier l'approche quantitative et algorithmique comme étouffant l'humanité et la création. Ce faisant, ils risquent d'aggraver le divorce actuel entre la sophistication technologique et l'arriération philosophique.

Il faut au contraire prendre conscience de deux faits majeurs :

1. Il n'était pas fatal que la technologie conduise aux formes d'organisation, de production et de culture qui sont les nôtres. Non seulement ces dernières n'ont pas toujours obéi à des contraintes économiques, mais souvent elles les ont transgressées.

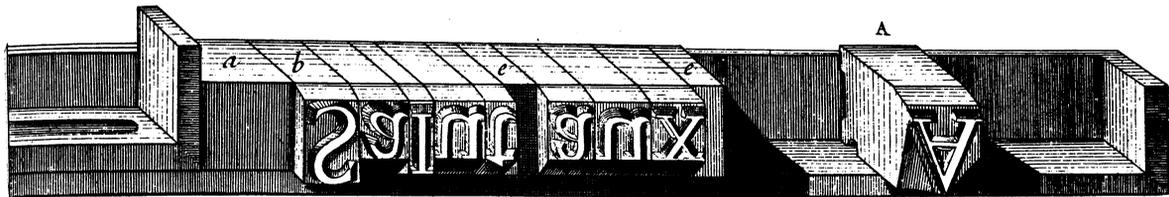
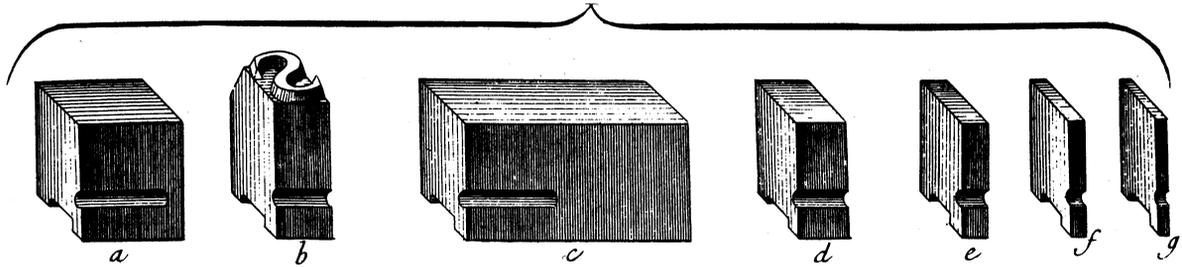
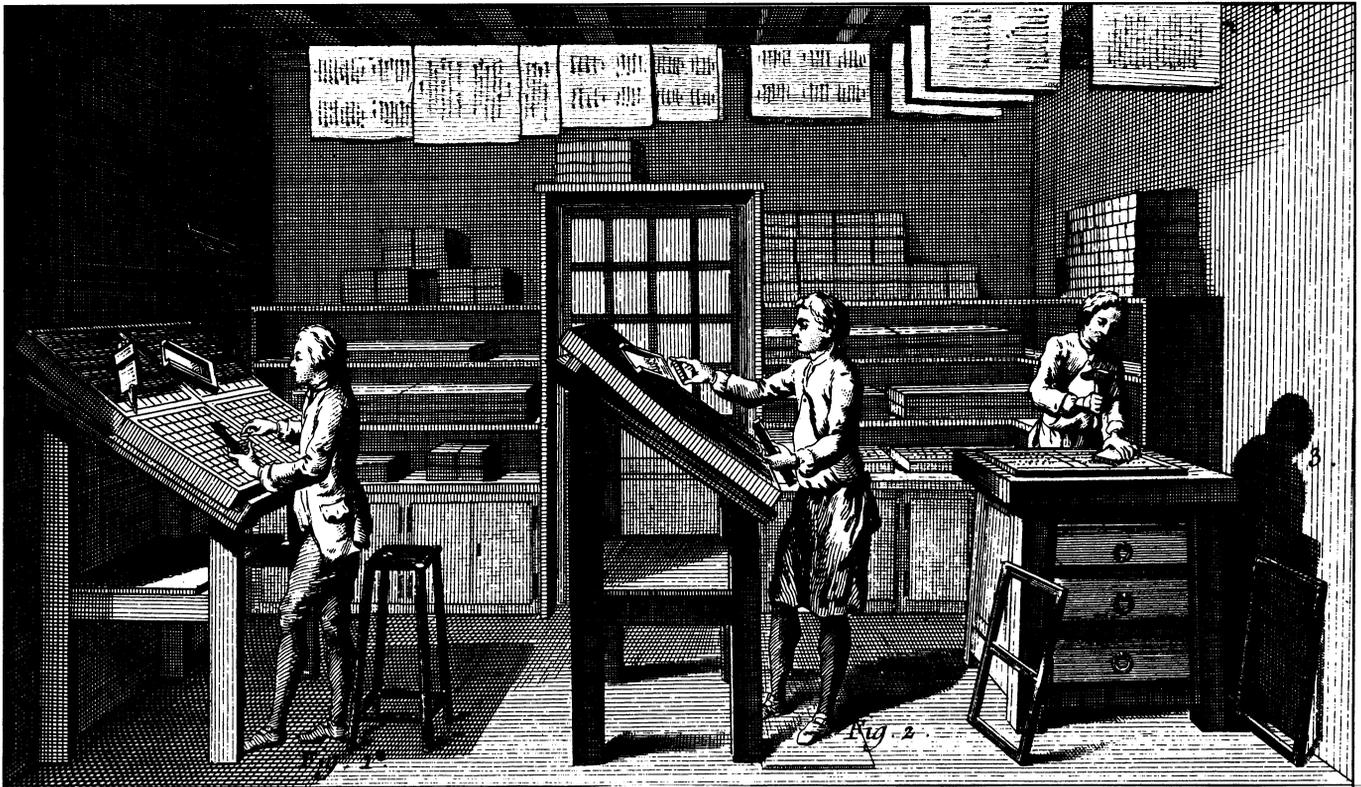
Pour paraphraser Churchill : « On a sacrifié la culture par peur de la crise : on a eu l'inculture, et on aura la crise ! »

Ce qu'il faut condamner c'est non la technologie, mais la manière dont on l'a orientée et exploitée... Il s'agit là d'un sujet que j'ai abordé dans mon ouvrage *les Dossiers de la microinformatique* et qui déborde le cadre de cet article.

2. Le second fait majeur est que la technologie permet aujourd'hui de favoriser ce côté qualitatif et humain de l'existence que jadis elle ignorait.

La photocopie instantanée sans sels d'argent permet de dupliquer avec la même aisance et au même coût la morne page dactylographiée, et la subtile calligraphie. Cette dernière, grâce à de nouvelles fibres synthétiques, peut être démocratisée. On vend au Japon et aux Etats-Unis des feutres spéciaux qui permettent d'écrire une page d'écriture humaniste de la Renaissance, en moins de temps qu'il n'en faut pour obtenir un document de bonne qualité avec une machine de traitement de texte.

Les visiteurs des grands magasins japonais savent que les rayons de calligraphie et de papiers de qualité sont plus impor-



Encyclopédie de Diderot. Imprimerie. Pl. I, vol. VII.

ABCDEFGHIJ?  
KLMNOPQRS!

A B C D E F G H I  
J K L M N O P Q R

N O P Q R S T U

V W X Y Z 1 2

Q R S T U V W!

X Y Z 1 2 3 4 5

A B C D E F G

H I J K L M N!

G H I J K L M

N O P Q R S!

A B C D E F G H

I J K L M N O P

A B C D E F G H

I J K L M N O P

Exemples de caractères.

tants que ceux de calculettes et de micro-ordinateurs réservés aux touristes occidentaux.

Pendant ce temps, l'Université de Pennsylvanie abrite des chercheurs qui ont montré l'influence de la télévision sur l'analphabétisation et le sous-développement culturel, et le rôle formateur des idéogrammes chinois, bien supérieurs à l'écriture occidentale, sous l'angle de la productivité !

Dès aujourd'hui, le vidéodisque permet, dans ses matrices de nickel pur, de préserver des messages, des images, des sons, avec la même durabilité que les papiers et les encres du Moyen Age. Dorénavant, les mémoires informatiques, désormais « vidéomatiques », feront une place à l'expression visuelle, gestuelle, colorée, support de la qualité et de l'affectivité.

Certes la qualité de ces images est encore sévèrement limitée par la résolution des écrans de télévision en couleurs, et on est encore loin de la qualité de la diapositive ou du film. Mais les techniques évoluent assez rapidement, et, à l'échelle de quelques décennies, la qualité atteinte sera suffisante pour concourir à un développement authentiquement culturel, aujourd'hui encore réservé aux moyens traditionnels : cinéma, impression en couleurs.

Enfin, et c'est le plus important, la banalisation et la démocratisation de la robotique et de l'informatique sont porteuses de deux révolutions majeures : la viabilité économique des unités à taille humaine, la flexibilité des processus de production.

La microrobotique permet de conjuguer ces deux tendances. De petites cellules de production, composées d'artisans imaginatifs et responsables pourront produire des produits diversifiés presque « à la demande », conjurant enfin, depuis les débuts de la civilisation industrielle, le spectre de l'uniformisation et de la médiocratisation de masse. Les changements rapides de moules sont à l'origine de cette mutation, et l'on sait que, loin d'entraîner des coûts supplémentaires, cette variété a permis une meilleure adéquation au marché. De surcroît, la flexibilité des petites unités, leur rapprochement des réalités du terrain ont permis une réduction sensible des stocks, une amélioration de la qualité et la suppression du cancer technocratique qui étouffe les grandes firmes centralisées de l'Occident. Il ne faut pas chercher ailleurs le succès ou Kan Ban japonais.

Une telle mutation ne se fera pas facilement dans notre Occident hyperrationalisé, cet Occident qui dans son enseignement évacue l'enseignement de la musique et du dessin, de la poésie et de la philosophie, au profit de l'informatique, de l'initiation à la machine à écrire, ou aux arts ménagers, ou à la vie en couple, toutes matières supposées valorisantes et « modernes ».

Pendant ce temps, le Japon et certains Etats américains font des efforts considérables pour élever le niveau culturel des citoyens, en empruntant souvent leurs armes aux traditions occidentales que nous délaissions.

Alors que nous devenons des producteurs de contenants, ils œuvrent pour le contenu. Il est à souhaiter que cette mutation pour un nouveau mode d'action soit clairement perçue et mise en œuvre par nos nations. Ainsi pourrions-nous efficacement préparer notre entrée dans un millénaire qui devra être celui d'une nouvelle renaissance de l'homme et non un cauchemar à la Orwell.